15 JUILLET 1835. — N° VI. — Troisième année.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

ESQUISSES MORALES ET POÉTIQUES.

ARABES PASTEURS ET GUERRIERS, PEUPLADES VOISINES DU DÉSERT.

2e ARTICLE (1).

Il y a un peuple auquel la stérilité de la terre qu'il est contraint d'habiter n'a jamais arraché une plainte, qui vit où personne ne voudrait vivre, qui se plaît où personne n'ose aller. Il compare lui-même le pays, où son génie errant l'entraîne, au dos étincelant d'un bouclier, et cependant il ne demande rien au désert que sa liberté. Quand une source bienfaisante le désaltère lui et ses troupeaux, il est heureux; quand il souffre une soif ardente, il dit que la résignation est le premier des bienfaits de Dieu. Le contentement intérieur qui lui est habituel, rien ne l'atteste que ce lent repos où il reste habituellement enseveli; mais il suffit d'une pensée guerrière pour le réveiller, et alors il fatigue toutes les créatures vivantes de son activité. Son plaisir, c'est la guerre; son désespoir, ce serait l'esclavage. La liberté est tout pour lui, et quelques voyageurs ont prétendu cependant qu'il n'y avait pas de nom dans sa langue pour l'exprimer. Il ne permet qu'à la nature de le tenir asservi et rebelle devant toutes les puissances, c'est à elle seule qu'il obéit, car il reste au milieu de ses sables. Tel est l'Arabe. Tour à tour magnanime et féroce, plein de naïveté ou de grandeur, plongé dans l'indolence ou dominé par une ardeur prodigieuse. Pour le rendre heureux, l'ignorance lui fait un éternel mensonge: la nature lui a tout refusé, et il se croit le plus chéri de ses enfans. Dans son orgueil, il vous demandera si vous avez la terre comme lui, et si le soleil daigne vous éclairer. Quelques tribus vont jusqu'à penser que l'Européen est né sur les flots.

Ce qui peint mieux que tout ce que nous pourrions dire l'attachement de l'Arabe pour sa triste patrie, ce sont ses discours, comme sa poésie est un aveu naïf et quelquefois terrible de ses passions. Ne cherchez pas pourquoi il aime ses sables éternels, les lacs trompeurs qui se forment à l'horizon et ce brûlant soleil qui ne féconde que de tristes palmiers, qui ne fait naître une rare verdure

(1) Page 289, Xe Numéro, 1re année.

que pour la dessécher; il va vous le dire lui-même, et vous vous sentirez tout émues de cet amour de la patrie qui fait trouver tant de joies paisibles au désert.

Toutefois, ce ne sont point ces pasteurs puissans de l'Arabie qui rappellent le tèms des patriarches que je vous citerai ici. Nous visiterons ces bergers innocens qu'on nomme les *Ababdeh*, et que leur pauvreté seule défend. Ils errent dans l'Egypte, et l'on marche quelquefois deux jours sur leur territoire sans rencontrer un seul arbre. Un peu de séné, des herbes épineuses, quelques coloquintes, voilà tout ce qu'ils possèdent, et voilà ce que l'avarice des conquérans voudrait encore leur ravir, puisqu'ils prièrent le voyageur qui les visitait naguère de ne point les trahir, et de ne pas faire connaître les produits de leurs champs de sable.

Ces pauvres Arabes voyaient souvent un infatigable voyageur dont la curiosité ne pouvait être satisfaite, et qui, par amour de la science, osait embrasser un genre d'existence si différent de celui auquel l'avait accoutumé sa patrie; ils l'aimèrent, parce qu'il aimait leur désert et qu'il parlait leur langage. Un jour, un des scheicks s'adressa en ces termes à M. Caillaud.

« A tout autre Européen, nous dirions combien de charmes et de délices nous attachent à ce désert et à la vie errante; mais toi, tu les connais, et comme nous tu en sens le prix. Nous te voyons content, ce n'est pas seulement de briser des pierres comme tu le fais tout le jour, mais d'être sous ta tente, de vivre au milieu de nous, des montagnes qui sont l'ouvrage du ciel, des troupeaux qui font notre richesse, de ces sables qui assurent notre indépendance. Que ne restes-tu avec nous? Tu ne penses plus sans doute à ton pays, et le nôtre doit te sembler préférable. Demeure avec tes amis les Ababdeh, et renvoie les soldats turcs à leur maître. Tu es habitué aux mêmes fatigues que nous; tu dors sur le sable; tes travaux, dans les montagnes, sont plus pénibles que les nôtres; nous te donnerons une jeune fille qui ne connaît que le désert où elle est née: la gazelle ne peut égaler son innocence et sa douceur. Le désert de Zaharah nous appartient; il doit contenir des trésors que nous ne connaissons pas; puisque tu es venu pour les chercher, ils sont à toi; tu nous commanderas, nous travaillerons tous avec toi; nos moutons et nos chameaux sont les tiens (1). » Le voyageur avoue que le souvenir des jouissances de l'Europe s'évanouit un moment devant cet aveu d'affection naïve, et que cette peinture de la vie des Ababdeh rappela à son imagination tous les troubles auxquels il eût pu échapper.

On peint souvent le désert, et toujours on décrit les scènes terribles qui désolent son étendue, on dit les poétiques mensonges du mirage (2); on rappelle

(1) *Voyage à l'Oasis de Thèbes et dans les déserts* situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, durant les années 1815, 1816, 1817 et 1818, par M. F. Caillaud de Nantes, rédigé et publié par M. Jomard.

(2) Quand la lumière est réfléchie par les exhalaisons du sol, l'apparence d'un lac couvre de ses vagues imaginaires toute l'étendue de la solitude, mais ces vagues s'éloignent à mesure qu'on s'avance, et disparaissant bientôt aux yeux du voyageur, il ne reste plus de ces eaux trompeuses qu'un souvenir accablant. La plupart des auteurs orientaux peignent avec énergie les effets de cette illusion si imposante. Je pourrais en offrir plus d'un exemple, je me contenterai de citer Khalili dans son invocation à la Divinité: « Cet univers si grand, si magnifique, ce n'est qu'un jeu de sa main puissante, ces globes lumineux qui décorent le firmament, qui roulent si majestueusement sur nos têtes; leur éclat, leur beauté et cette harmonie si constante qui règne dans ses mouvemens, tant de merveilles, grand Dieu, s'éclipsent et disparaissent devant ta majesté et ton pouvoir. Ainsi voit-on dans des déserts arides ces faux lacs, formés des rayons du soleil sur un sable brûlant, tromper l'œil avide du voyageur altéré, disparaître à ses yeux à mesure qu'il approche, et ne lui laisser que son désespoir. » (Voyez *Cardonne*, mélange de litterature orientale.)

ces colonnes de sable que les rayons du soleil rendent lumineuses et dont la splendeur jette l'effroi parmi les caravanes ; on a tracé des descriptions admirables de ce sémoun dont le souffle donne la mort, et qui roule des montagnes mouvantes comme la tempête soulève les flots de l'Océan ; mais les scènes gracieuses du désert, bien rarement on les a racontées. Cette nature terrible se calme cependant quelquefois, et alors elle paraît convier à une fête inattendue tous les hôtes de la création. Plus ce repos est éphémère, plus il semble doux. Hier c'était le kamsin qui grondait, maintenant c'est le zéphir qui glisse doucement sur les sables dorés, qui caresse les petites plantes croissant entre les rochers. Souvent, aux premiers rayons du jour, comme le raconte un voyageur, des volées d'oiseaux s'abattent gaîment aux pieds du chamelier. La perdrix et le ramier ne fuient point, car rarement ils ont éprouvé la crainte, et puis, dans le vague de l'horizon, vous apercevez le chameau qui marche de son pas grave au milieu des pigeons qui voltigent. Satisfait de voir un instant des êtres joyeux, le chamelier ne cherche pas à les éloigner, à inquiéter leur confiance ; le soir peut-être il sera solitaire.

Quelquefois une antilope paraît au loin, plus craintive que les oiseaux, les pas de l'homme la troublent ; mais elle connaît les voies ignorées du désert ; elle s'arrête, elle écoute, elle fuit, et le voyageur peut suivre les bondissemens capricieux qui la déroberont bientôt à ses regards.

Mais ce sont les scènes de l'oasis, les scènes des rives fleuries qui bordent cet océan de sable, qu'il faut contempler. Suivez avec moi Clapperton, au milieu du récit de ses fatigues et de ses graves travaux, il ne dédaigne pas de nous retracer des scènes, dignes des premiers âges du monde. S'il entre dans le Fezzan, tantôt ce sont des vieillards qui ne l'ont vu qu'une fois et qui l'accueillent comme un fils qu'on attend après un long voyage ; une autre fois, c'est une jeune fille drapée gracieusement d'une longue pièce de coton bleu, qui se tient près de sa tente et qui porte un vase rempli de lait qu'elle a apporté pour le lui offrir au passage. Elle lui dira :

« Que ce jour soit heureux pour vous ! Votre amie vous a apporté du lait. Vous lui avez donné hier de si jolies choses ! Elle ne l'a pas oublié ! Ah ! comme ses yeux seraient charmés de voir ce que vous tenez enfermé dans cette maison de bois ! (un coffre) Nous n'avons plus peur de vous, à présent, nous savons que vous êtes bon, et nos yeux vous cherchent maintenant, au lieu qu'auparavant ils se détournaient avec frayeur, vous nous paraissiez méchant, bien méchant ; mais à présent, nous vous connaissons mieux. Quel dommage que vous soyez blanc !

Si les Fezzanois ont des paroles pleines de douceur et de naïveté, leurs poètes, influencés par le génie arabe, expriment aussi avec énergie la douleur. Lorsque Bou-Kaloum, l'un de leurs derniers chefs, périt dans une entreprise contre les Fellatah, voici comme ses compagnons d'armes déplorèrent son trépas :

« Oh ! ne comptez point sur vos mousquets et sur vos épées ; le trait d'un infidèle triomphe de ces armes ! Bou-Kaloum, le bon, le brave ; Bou-Kaloum a succombé. Qui pourrait se croire en sûreté ? La tête des hommes s'incline sous le poids de la douleur, tandis que les femmes se tordant les mains, font retentir partout leurs cris déchirans. Ce que sont les soins du berger pour son troupeau, voilà ce qu'était pour le Fezzan la sollicitude de Bou-Kaloum. Que nos chants lui soient consacrés, que nos instrumens de musique résonnent pour lui ! Son cœur était immense comme le désert ; ses trésors, toujours ouverts, répandaient autour de lui l'abondance et la vie, comme le lait nourrissant de la chamelle. Son corps est gissant sur la terre des païens ; la flè-

che empoisonnée d'un infidèle nous a privés de notre chef (1). »

Avançons-nous maintenant vers d'autres limites, voyons d'autres peuples pasteurs et guerriers influencés par le génie arabe.

Vous ne savez peut-être pas, mesdemoiselles, qu'avant d'aller porter la désolation dans la Grèce, les Egyptiens prirent le parti d'asservir les hordes ignorées de la Nubie ; là ils trouvèrent des hommes qui connaissaient à peine la puissance des armes de l'Europe, mais qui les rendaient inutiles parce qu'ils les bravaient. Leur lançait-on des fusées incendiaires pour les effrayer, ils s'écriaient : « Ils sont venus pour faire la guerre au ciel. » Et ils n'en devenaient que plus hardis.

Allaient-ils au combat, on les entendait répéter à l'ennemi : *Salem Aleikoum*, la paix soit avec vous! et en achevant cette ironie sanglante, ils marchaient au-devant des coups.

Cependant ces hommes si braves eurent un moment d'effroi, mais alors une idée religieuse se mêla à leur terreur. On les vit un jour contempler une bombe jusqu'à ce qu'elle éclatât, et on les entendit répéter en tumulte que les dieux infernaux s'étaient ligués contre eux. Malgré cet appareil guerrier on ne put les soumettre, et ils furent massacrés plutôt que vaincus.

Durant cette guerre d'extermination, les fêtes, on le pense bien, étaient réservées pour le camp des vainqueurs. Au sortir du carnage, Malek-Ibrahim, le chef des Egyptiens, se plaisait à entendre des chants de gloire et d'amour. On buvait alors une espèce de sorbet dont le nom poétique fait assez connaître la vertu, c'était l'*olm belbel* ou la liqueur des rossignols. Souvent un jeune ménestrel se faisait entendre, presque toujours ses vers étaient improvisés ; il chantait au son d'une harpe nubienne, le mode qu'il avait adopté était doux et agréable, il sentait qu'il fallait calmer les vainqueurs et non les exciter. Un jour des voyageurs anglais à la suite du pacha s'étaient égarés ; à leur retour, le ménestrel prit sa harpe et improvisa ces paroles :

« Les soldats parcourent la contrée cherchant les voyageurs. L'aga a tremblé pour ses amis ; il a tiré du fourreau son glaive toujours victorieux. Le roi était inquiet sur le sort de ses hôtes ; le pacha et même le grand pacha, s'il en eût été instruit, n'aurait pas été moins tourmenté. Mais l'étranger, de quoi aurait-il pu s'effrayer? quel est le Sheiga qui oserait regarder fixement son fusil qu'animent deux ames (1)? »

Mais retournons vers l'Arabe proprement dit, rentrons dans le désert. On se tromperait singulièrement si l'on croyait que les tribus nomades sont privées de toute instruction. La belle langue arabe s'est conservée dans toute sa pureté au désert ; et selon quelques voyageurs, ces grands poèmes, qu'on peut comparer à ce que le génie primitif des peuples orientaux a produit de plus imposant, les sept *Mohallaca*, antérieurs à Mahomet, sont récités encore dans les assemblées solennelles que tiennent plusieurs tribus.

Le poète bédouin jouit du respect de ses compatriotes ; dispensateur de la gloire, il unit ses souvenirs à ceux des guerriers qui l'environnent ; guerrier lui-même, souvent il ne chante qu'après avoir combattu. Les voyageurs nous le représentent entouré d'une foule nombreuse ; assis les jambes croisées sur le sable, il se fait apporter une espèce de mandoline ; les yeux tournés vers le ciel, il commence

(1) Nouvelles découvertes faites au centre de l'Afrique pendant les années 1823 et 1824. Les Fezzanois appartiennent à une race mélangée que nos lectrices ne doivent pas confondre avec les Arabes, mais ils partagent leurs idées poétiques et leur religion.

(1) Waddinghton voyage dans quelques parties de l'Éthiopie.

à tirer quelques accords, et mille regards ardens cherchent à lire dans son ame; on veut deviner l'inspiration. Le barde, toutefois, ne chantera pas avant de s'être pénétré du spectacle imposant qui l'environne. Si les rayons mourans du crépuscule glissent dans l'espace et dorent encore l'extrémité du désert; si les chameaux immobiles, couchés patiemment sur leurs genoux, donnent une austérité tranquille à la plaine que les ombres vont envahir, il rappellera dans son chant mélancolique quelque pastorale sublime des tems antiques, il s'écriera avec Lebid : « Ne nous livrons pas à la douleur, le tems sépare les hommes, mais quel mortel n'est pas frappé par la main du tems? Les hommes ressemblent à ces campemens que l'on habite quelques jours, et qui, après le départ de leur hôte, deviennent de vastes solitudes. « Mais qu'un hennissement prolongé traverse l'espace, que le poète reconnaisse la voix de son noble compagnon de guerre, son imagination changera capricieusement de sujet; il se rappellera ce qui a été dit de la création du cheval, que Mahomet fit jaillir du soufflle condensé des vents, et il entonnera la belle mohallaca, dans laquelle le poète Amrialkaïs célèbre la beauté de son coursier; il dira :

« Je monte un cheval de chasse aux crins doux et courts, dans l'âge de la force, et si rapide, qu'il devance les bêtes de la forêt; audacieux quand il avance, ferme quand il recule, tournant avec agilité, prompt à poursuivre l'ennemi; il exécute à la fois tous ces mouvemens avec la rapidité d'un rocher énorme que le torrent arrache de sa base aérienne; le harnois glisse sur son dos d'un brun poli, comme les gouttes d'eau glissent sur le marbre qui brille aux yeux; même dans sa fatigue, sa course est encore bouillante; le son qu'il fait entendre dans sa rage ressemble à celui d'un vase d'airain qui écume. Quand d'autres coursiers languissent, quand, au lieu de fendre en nageant les ondes de l'air, ils soulèvent la poussière de leur pied fatigué, mon coursier se précipite comme un torrent, il frappe de sa corne solide la terre qu'il touche à peine; il fait glisser l'adolescent de la selle, il agite avec violence un cavalier de plus haute stature; il est rapide comme le jouet que l'enfant fait tournoyer au moyen d'une corde étroitement liée à un bois vide et troué. Ses reins sont ceux de l'antilope et ses cuisses celles de l'autruche; il trotte comme le loup et galope comme le jeune renard, et quand il se retourne, il montre une queue longue, épaisse et droite qui ne balaie point la terre. »

Si le barde vient à contempler quelque ruine, il aura encore des paroles magnifiques pour rappeler leur désolation.

« Ils ont disparu des lieux où les tribus avaient placé leurs tentes, vestiges de leur passagère demeure. Mina, qu'ils habitèrent long-tems, est le domaine d'une horrible solitude, ainsi que Goul, Ridjam et les hauteurs de la montagne de Reyyan. Découvertes par les torrens qui ont entraîné la poussière, les traces de leurs habitations ont reparu semblables aux caractères confiés au roc. Ces lieux ont perdu leurs habitans; plusieurs années se sont écoulées; plusieurs fois les mois de la guerre ont succédé aux mois de la paix, les constellations du printems ont répandu leur féconde rosée sur ces campagnes désertes; les nuées orageuses d'été les ont rafraîchies de leurs douces ondées; elles ont reçu le tribut des nuages nocturnes, de ceux qui, au lever de l'aurore obscurcissent le soleil, et de ceux qui, lorsque le jour va finir, vont répétant au loin l'écho de la foudre. Ici, la roquette sauvage se couvre de rameaux longs et vigoureux; sur les deux rives du lit des torrens, la gazelle devient mère, et l'autruche vient déposer ses œufs; les antilopes aux grands yeux s'y reposent en paix, auprès d'elles sont leurs petits à peine sortis de leurs flancs, et dont

les troupeaux nombreux couvriront bientôt ces vastes plaines........................

» Pourquoi interroger ces pierres sourdes et immobiles, leur écho ne me rendra que des sons confus (1). »

L'Arabe ne s'en tiendra pas à ces peintures mélancoliques ou animées, il suivra dans leurs élans poétiques Lebid et Tarafa, Hareth et Zohaïr ; il rappellera tour à tour la haine énergique des tribus, les douceurs infinies de l'hospitalité, puis ses regards se reporteront encore sur les troupeaux de gazelles qui errent aux bords des oasis, il fera quelque récit plein de charme du repos inattendu qu'on trouve sous les palmiers, et l'on comprendra peut-être que le désert suffit au cœur du poète comme la tente aux besoins du pasteur.

FERDINAND DENIS.

(1) Nous avons voulu faire connaître à nos jeunes lectrices les poésies antérieures à l'islamisme. Les sept mohallaca jouissaient d'une telle célébrité dans l'Orient, qu'on les tenait, dit-on, suspendues au-dessus du tombeau de Mahomet. Les auteurs de ces poèmes vénérés sont : Amrialkaïs, Tarafa, Zohaïr, Antara, Amrou, Hareth et Lebid. Nous avons emprunté au baron d'Eckstein quelques fragmens de ses traductions énergiques.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Flavien, ou *de Rome au Désert*, 3 vol. in-8°, par M. ALEXANDRE GUIRAUD ; chez A. Levavasseur, place Vendôme.

Ce roman est historique, ce roman est pieux, et cependant la beauté de quelques détails, la pureté des intentions de l'auteur, la sainteté même du sujet, ne suffisent pas pour rendre possible la lecture des deux premiers volumes à de jeunes imaginations qui doivent rester chastes et calmes.

Je vais tenter, mesdemoiselles, à l'aide d'une notice, de vous classer les faits de manière que vous puissiez comprendre le troisième volume de cet ouvrage, car c'est celui-là seul qui justifie le titre, en nous montrant la marche visible des personnages allant de Rome au désert de la Thébaïde.

Le héros du roman se nomme *Flavien*. Il est fier de son origine romaine et de sa race sénatoriale. Ardent, ambitieux, vindicatif, il fut d'abord le courtisan de l'infâme Héliogabale, puis l'ami du sage empereur Alexandre-Sévère ; ensuite, jeté dans un cachot par ordre de Maximin, Flavien, prisonnier, attendait la mort ; déjà plusieurs patriciens avaient été immolés à l'avarice de Maximin qui s'appropriait leurs dépouilles, lorsqu'une main inconnue brisa les fers du jeune sénateur. Devenu libre, Flavien passa en Afrique auprès du vieux Gordien, qui y était proconsul ; et le dernier regard que le fugitif jeta sur l'Europe portait à Maximin un défi de haine et de vengeance.

Flavien, fidèle à sa haine, saisit la première occasion d'exciter à la révolte le peuple de Carthage. Il tue de sa main le préteur, devant le tribunal duquel il avait été conduit, et, agitant son glaive sanglant, il s'écrie : « Peuple ! mort à Maximin, gloire à Gordien ! gloire à son fils, empereur de par la volonté du peuple africain ! » Carthage tout entière répond aux cris de Flavien par : « Gloire aux Gordiens ! » contente qu'elle est de donner à son tour des maîtres au monde. Vous voyez que la scène de ce roman se passe au tems où l'empire romain était plongé dans l'anarchie.

Un délire inoui s'était emparé des légions, du sénat et du peuple ! C'était à qui imposerait son choix aux autres. En moins d'un siècle, vingt-cinq empereurs, en ne donnant ce titre qu'à ceux qui